

La MUSIQUE de BRASSERIE

Dans une série d'articles auxquels les lecteurs du *Courrier Musical* voulurent bien prêter une attention particulière, manifestée par une nombreuse correspondance, — articles qui se référaient à la méconnaissance dont pâtissent injustement certains compositeurs, — je fus amené à faire allusion aux musiciens et aux orchestres dits « de brasserie » et à la fonction d'importance vitale qu'ils remplissent à notre époque.

J'émettais cette opinion, qui a pu sembler paradoxale à quelques-uns, à savoir que le fait d'être assis à côté d'une table sur laquelle se trouve un café crème et même l'absorption dudit café crème ne préjudicent nullement à la qualité artistique du plaisir procuré par une exécution musicale. Et si je m'exprimais ainsi en toute sincérité, c'est parce que, comme beaucoup d'autres (qui le proclament ou qui n'en conviennent pas), je dois aux orchestres dits « de brasserie » des plaisirs musicaux — oui, *musicaux* — dont je n'ai pas toujours retrouvé l'équivalent dans certains récitals très haut cotés.

Oh ! je sais bien qu'en imprimant une pareille énormité je choque délibérément des idées reçues, je bouscule des préjugés solidement établis chez les gens de musique ; — je veux dire chez ceux qui ne s'aperçoivent pas que ce que l'on appelle aujourd'hui la musique pure est en train de mourir de l'irrespirable atmosphère d'ennui qu'elle dégage, de même que le théâtre lyrique s'étiole à force de ne produire que des symphonies plus ou moins mal déguisées en opéras.

Je lis souvent des articles de confrères excellentement intentionnés qui se lamentent sur la musique traitée en parent pauvre par les pouvoirs publics, sur la raréfaction du public musical, sur la désaffection générale dont souffre un art qui a été porté si haut précisément par l'école française moderne, etc., etc.

Eh ! bien, je ne crois pas du tout à la raréfaction du public musical, mais je crois, hélas ! à la raréfaction de la production musicale susceptible d'émouvoir et d'intéresser le public, le public tout court, — c'est-à-dire le grand public.

Loin de moi la moindre velléité de médire facilement de certaines de ces manifestations d'art dont les promoteurs sont convaincus qu'ils contribuent à l'avancement ou à la rénovation de la musique. Si je les mentionne ici, ces manifestations, c'est parce que trop de ceux qui croient représenter l'élite musicale contemporaine — et qui même, parfois, la représentent réellement, — s'imaginent que c'est à quelques concerts, auditions et récitals *classés* que se réduit l'activité musicale d'une époque. Or, ces réunions artistiques, étroitement sélectionnées, ne sont, en définitive, que des séances corpo-

ratives. L'erreur est de vouloir en faire des choses proposées à l'admiration publique.

Est-ce que le public a été convié aux expériences de laboratoire qui ont précédé les grandes découvertes ? Non, n'est-ce pas ? D'autant qu'il est des milliers d'expériences qui ratent pour une qui réussit.

Qu'on le veuille ou non, une audition musicale doit, par définition, procurer un plaisir à l'auditeur, au plus grand nombre possible d'auditeurs. Sans plaisir musical dispensé à une multitude d'individus, la musique cesse d'être « dans la vie ».

Dans cet article qui n'a d'autre but que de mettre en évidence un fait important de la période actuelle de l'histoire de la musique, je m'interdis délibérément de nommer tel ou tel compositeur dont les œuvres sont vouées à ne jamais dépasser le petit cercle des auditions exceptionnelles et sans lendemain, et qui aurait pu connaître sinon la popularité, du moins la satisfaction supérieure de charmer ou d'émouvoir les milliers d'auditeurs des orchestres de brasserie.

Mais ce qu'il importe de publier, c'est qu'au lieu de se lamenter sur l'antimusalité de leurs contemporains, nos symphonistes, qui pleurent sur la pénurie des débouchés ouverts à leur production, auraient intérêt à considérer sérieusement les admirables ressources représentées par ce puissant moyen de diffusion artistique qui se nomme l'orchestre de brasserie.

Il y a quelque trente ou quarante ans, l'orchestre de brasserie était encore proche parent des troupes de musiciens ambulants. Aujourd'hui, l'orchestre de brasserie est une collectivité instrumentale à laquelle il serait souverainement injuste de refuser l'étiquette musicale. Il se dépense chaque jour, dans les cafés et les brasseries de Paris et des grandes villes de France, une énorme somme de talent d'interprétation.

L'orchestre de brasserie, à la fois dérivé du trio, du quatuor ou du quintette classique, et réduction de l'orchestre symphonique, est, par définition même, un agrégat de solistes susceptible de réaliser des effets musicaux plus variés, plus étendus, plus *vivants* que le piano seul.

Nul compositeur ne s'insurge contre la réduction « piano » d'une de ses œuvres. Pourquoi s'en irge-t-il contre la réduction « brasserie » de la même œuvre ?

Mais voilà !... Il est certaines musiques contre lesquelles les auditeurs de l'orchestre de brasserie s'insurgeraient. Ce sont les musiques ennuyeuses, à quelque tendance qu'elles se réfèrent.

Cette réserve faite, ce public est le meilleur public qui soit. Et

je sais certains établissements dont les habitués sollicitent, en fait, le chef d'orchestre de faire leur éducation musicale.

Il y a chez les gens de toute classe, de toute condition, qui fréquentent les cafés où une pancarte (très révélatrice, au point de vue de cet article) porte qu'il y a chaque jour « concert symphonique », des affections, voire des passions, infiniment précieuses pour la musique et pour les musiciens.

Il faut remonter aux temps héroïques des Concerts Padeloup, sous le Second Empire, aux premières années des Concerts Colonne et Lamoureux, pour trouver l'équivalent de ces auditeurs qui, sans être des lettrés musicaux, sont à la musique parce qu'ils l'aiment et la sentent d'instinct, *parce qu'elle est un besoin pour eux*.

Riez, si vous voulez, de l'ingénuité, de l'ignorance de ces auditeurs ; plaisez leur goût pour les fantaisies sur les opéras, genre que Liszt ne trouvait pas si misérable et que vous tolérez pourvu qu'il soit qualifié « transcription symphonique »... Il n'empêche que c'est à la brasserie que vous rencontrez le plus grand nombre d'amateurs véritables, c'est-à-dire de gens qui vont écouter de la musique spontanément, sans intérêt ni préjugé d'aucune sorte, uniquement parce qu'ils l'aiment et qu'ils en attendent du charme, de l'émotion, une évasion loin des platitudes et des soucis de l'existence journalière.

Emouvoir et charmer ces auditeurs-là mais c'est l'une des meilleures efficacités du talent. Ce me semble infiniment plus intéressant que de recueillir les suffrages plus ou moins sincères de ces auditeurs professionnels des concerts classés qui suivent une exécution symphonique avec une mentalité de spectateurs de matches de boxe, en jargonnant cet affreux argot musical qui est aussi exécrable — et moins pittoresque — que l'argot du ring.

Et n'allez pas croire que ces habitués du concert de brasserie soient dépourvus de sens musical. Ils en ont, et du meilleur. Ils font silence quand Beethoven parle.

Je sais une brasserie, proche de la gare d'Auteuil, qui arbore fièrement un écriteau où on lit : *Tous les vendredis, concert classique sous la direction de M. X...*

M. X... est un violoniste noloire que vous avez applaudi comme moi en des récitals à la Salle des Agriculteurs ou chez Pleyel.

Eh ! bien, je vous assure que ces auditions du vendredi sont suivies par des gens qui aiment la musique pour elle-même et qui savent écouter même en compagnie d'un café crème...

Les faits révélateurs de l'importance de la « brasserie » considérée en tant que moyen de diffusion de la musique sont nombreux.

Il en est un, particulièrement typique, dont je tiens à illustrer ces notes.

En plein centre de Paris, à deux pas de la Comédie-Française, se trouve un café célèbre, un café qui a une histoire, la « Régence », où depuis plus d'un siècle, les joueurs d'échecs tiennent leurs assises, où l'on peut voir encore la table sur laquelle le général Bonaparte venait faire sa partie. Entrez à dix heures du soir dans cet établisse-

ment. Vous serez frappé du silence absolu qui règne dans les salles pleines de consommateurs, cependant qu'un violoniste, remarquable par la richesse et la qualité de sa sonorité, par une technique et un style qui s'imposent, exécute une grande œuvre de la littérature de son instrument.

Les garçons, immobiles, ne servent ni ne reçoivent. Ils font comprendre poliment, mais nettement, au client qui arrive à ce moment qu'il ait à demeurer en place ou à s'asseoir sans faire de bruit. On le servira après l'accord final, quand l'ovation méritée qui salue l'interprétation du soliste se sera apaisée.

Chaque soir, intercalé dans un programme, — un programme d'honorable tenue artistique, je vous assure, — figure un morceau de concert, et le patron du café a prié une fois pour toutes sa clientèle de joueurs d'échecs d'interrompre la partie durant ce numéro, ce que cette clientèle fait de la meilleure grâce du monde. Quant aux autres consommateurs, ils écoutent tout le programme avec la plus digne et la plus compréhensive attention. La plupart ne sont même venus que pour cela.

Il est juste de dire que le violoniste Lombard est un « as » de la « brasserie », ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent musicien et un virtuose authentique. Le soir où je suis entré — récemment et tout fortuitement — à la « Régence », il jouait... le *Concerto* de Mendelssohn, accompagné à la perfection par Mme Lombard, qui donnait, au piano, des « impressions d'orchestre » magnifiquement évocatrices.

Or, ce cas n'est pas isolé. Il y a, à Paris et ailleurs, de nombreux établissements où l'on boit des bocks, ce qui est la base économique, et où l'on écoute de la musique dont l'interprétation est parfaitement digne de l'attention du critique.

Et cela, pour quiconque veut s'abstraire des considérations à courte vue où se complaisent volontiers trop de ceux qui parlent et écrivain sur la musique, c'est un fait de première importance.

L'orchestre dit « de brasserie » est appelé à jouer un rôle considérable pour le plus grand bien de la musique en soi. En attendant, c'est lui qui maintient le contact entre elle et le grand public.

Cet article ne répondrait pas complètement à son objet, qui est, en dernière analyse, la considération des moyens les plus efficaces de maintenir le contact précité, s'il ne faisait mention de la formule des Concerts Rouge et des Concerts Touche.

On n'insistera jamais assez sur l'importance de ces orchestres de virtuoses qui ont gardé à la musique tant de précieux fidèles en passe de se désaffectionner de cet art. Qu'en pense M. René Doire, qui composa et dirigea aux Concerts Rouge de si admirables programmes ? Là se retrouvait ponctuellement un vrai public éminemment représentatif des aspirations musicales d'une époque. Or, qu'on le veuille ou non, ces aspirations sont presque sans liens avec les manifestations spéciales auxquelles certains veulent réduire la musique, cet art immense et varié, capable d'émouvoir et de charmer les simples comme les initiés subtils.

GABRIEL BERNARD.